

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillet 103
Juillet 2020

**BENSON, *LES PARADOXES DU*
CATHOLICISME (11)
LES SEPT PAROLES**

INTRODUCTION
Les « Trois Heures »

[185]

La dévotion aux trois heures de l'Agonie n'a de valeur, pour les fidèles, que dans la mesure où ils comprennent, en s'y adonnant, qu'ils contemplent bien moins la tragédie d'il y a dix-neuf siècles, que celle de leur propre vie et de leur temps. Insister uniquement sur la mort du Christ au Calvaire leur profiterait à peine davantage que l'étude de l'assassinat de César au pied de la statue de Pompée. De telles [186] considérations pourraient en vérité être intéressantes, excitantes, et même jusqu'à un certain point instructives ou pouvant être une source d'inspiration, mais elles ne sauraient valoir davantage si même elles n'allaient pas jusqu'à être morbides et dangereuses.

La mort du Christ, d'ailleurs, est unique parce qu'elle est, pour ainsi dire, universelle. Elle est plus que l'horreur culminante de toutes les histoires de meurtre ; elle est plus même que le type de tous les outrages que les hommes ont jamais pu commettre contre Dieu. Car elle est la mise en acte, sur la scène historique du monde,

de ces tragédies intérieures répétées dont chaque âme est le lieu quand elle le rejette ou l'insulte ; puisque le Dieu que nous crucifions au-dedans est le même Dieu qui fut jadis crucifié au dehors. Il n'est pas un détail extérieur de l'Évangile qui ne puisse être intérieurement répété dans la vie spirituelle d'un pécheur ; le processus rapporté par les Évangélistes doit être plus ou moins identique avec celui de toute apostasie.

[187]

Car, il y a d'abord la trahison de la conscience, comme début de la tragédie ; sa trahison par ces éléments de notre nature désignés pour être ses amis et ses protecteurs - par l'émotion ou la prévision par exemple. Puis la conscience est entraînée, liée, pour être jugée ; car il ne peut y avoir de péché mortel sans délibération, et jamais un homme n'y est tombé sans avoir d'abord conduit une ou deux sortes de procès dérisoires et rapides dans lesquels une feinte prudence ou une fausse idée de liberté décide solennellement que la conscience a tort. Pourtant, même alors, la conscience persiste, et Dieu se voit revêtu d'apparences absurdes et ridicules et mis au-dessous du Barrabas d'une nature inférieure, grossière et brutale, d'une nature sans prétentions élevées et qui s'en vante. Et ainsi le drame se poursuit et la Conscience est crucifiée. Elle commence à garder le silence, écartant de temps en temps l'obscurité qui s'épaissit, par des protestations qui deviennent chaque fois plus faibles, et enfin elle meurt en réalité. Et dès lors il ne peut plus y avoir d'espoir [188] sauf dans le miracle de la Résurrection.

Cette Croix du Calvaire, donc, n'est pas seulement un type ou une peinture ; c'est un fait identique à celui qui nous est si terriblement familier dans la vie spirituelle. Car le Christ n'est pas une personne, et la conscience quelque chose d'autre ; mais c'est réellement le Christ qui parle dans la conscience et c'est le Christ par conséquent qui est crucifié dans le péché mortel.

Soyons donc francs avec nous-mêmes. Nous ne contemplons pas seulement la mort du Christ mais la nôtre, puisque nous contemplons la mort du Christ « *qui est notre vie* » [cf. Col 3, 4].

LA PREMIÈRE PAROLE

« Mon Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font. »
(Lc 23, 34)

[189]

Nous avons étudié dans les considérations précédentes la vie du Christ dans son corps mystique d'un point de vue où les étranges et innombrables paradoxes, qui abondent dans toutes les formes de vie à une certaine profondeur, deviennent visibles. Et nous avons vu comment ces paradoxes existent dans ces régions où la divinité et l'humanité se rencontrent. Le Christ est Dieu et Dieu ne peut pas mourir ; le Christ est donc devenu homme afin d'être capable de mourir. L'Eglise est divine et par conséquent toute sainte, mais elle habite un corps d'humanité pécheresse et ne regarde pas moins comme ses enfants et ses membres ses pécheurs que ses saints.

Nous continuerons à regarder du même [190] angle le Crucifiement de Jésus-Christ et les Paroles qu'il prononça du haut de la Croix et cela pour trouver, par conséquent, dans tout ce que nous voyons les mêmes paradoxes caractéristiques et les mêmes mystères. Dans la première Parole, nous rencontrons le *Paradoxe du Pardon Divin*.

I

Le pardon humain ordinaire n'est pas plus qu'une vertu naturelle, résultant d'un sens naturel de justice, et si un homme est normal, son pardon sera une partie naturelle et inévitable du mode de réconciliation aussitôt qu'un certain genre de réparation aura été fait. Par exemple, un ami pèche contre moi ; il nuit, peut-être, à ma réputation et mon premier sentiment est celui de la rancune, peut-être l'idée d'une véritable vengeance. Mais ce que je ressens surtout, c'est la stupidité de mon ami et son ignorance de mon véritable caractère. « Je suis irrité, dis-je avec une sincérité parfaite,

non pas tant pour ce qu'il a dit de moi, que pour la preuve ainsi donnée de son incapacité de me comprendre. Je croyais qu'il était mon ami, qu'il était en sympathie avec mon carac-[191]-tère ou, du moins, qu'il le comprenait suffisamment pour me rendre justice. Mais maintenant, de ce qu'il vient de dire de moi, je conclus que non. Si la chose qu'il a dite était vraie, la plus grande partie de ma colère serait tombée. Mais je vois qu'après tout, il ne me connaît pas ».

Puis voici que mon ami comprend qu'il m'a fait tort ; que le propos mensonger qu'il a rapporté ou les hypothèses qu'il a émises sur mes actes n'étaient ni justes ni vraies. Et dès que j'en suis averti, par l'un ou par l'autre, mon ressentiment s'en va si j'ai la moindre vertu naturelle ; il s'en va parce que mon orgueil blessé est guéri. Je lui pardonne facilement et naturellement parce qu'il sait maintenant ce qu'il a fait.

II

Quelle différence absolue entre ce pardon humain, facile, plein d'amour-propre, et le divin pardon du Christ ! Or il est vrai que dans la conscience de Pilate, injuste représentant de la justice, et dans ce qui se nommait conscience dans Hérode, et dans le cœur des prêtres qui dénoncèrent leur Dieu et des soldats qui exécutèrent leur Maître et de Judas qui tra-[192]-hit son ami, chez tous ceux-ci il y avait sûrement un certain malaise - malaise explicitement attribué au premier et au dernier de cette liste, - une certaine ombre affaiblie de perception et de connaissance de ce qu'ils avaient fait et faisaient. Et, pour l'homme naturel, il aurait été relativement facile de pardonner de telles offenses pour ce motif. « Je leur pardonne, eût pu dire un tel homme du haut de sa Croix, parce qu'il leur reste juste un rayon de connaissance ; il y a juste une étincelle dans leur cœur qui leur rend encore justice et pour cela, je puis essayer, au moins, de rejeter mon ressentiment et de demander à Dieu leur pardon. »

Mais Jésus s'écrie : « *Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font !* Pardonnez-leur parce qu'ils en ont terriblement besoin, puisqu'ils ne savent même pas qu'ils en ont besoin ! Pardonnez en eux ce qui est impardonnable ! »

III

Deux choses évidentes se présentent d'elles-mêmes pour conclure :

1° D'abord, c'est du Pardon Divin dont nous avons besoin, puisque nul pécheur [193] d'entre nous ne connaît toute la malice du péché. Un homme est esclave, disons d'un péché de la chair, et cherche à se rassurer lui-même par la réflexion qu'il n'offense personne autre que lui, ignorant quel outrage il fait au Saint-Esprit dont il détruit le temple. Ou bien une femme répète tous les bavardages calomnieux qu'elle rencontre sur son chemin et se console dans ses moments de componction en réfléchissant qu'elle ne « cause aucun dommage », ignorante qu'elle est du découragement des âmes dont elle est la cause et des semences de défiance et d'inimitié jetées entre des amis. En fait, il est incroyable qu'aucun pécheur sache jamais ce qu'il fait par le péché. Nous avons donc besoin du pardon divin et non de l'humain, du pardon qui descend quand nous ne savons pas que nous devons l'avoir ou mourir ; de l'amour du Père qui, tandis que « *nous sommes encore loin, court pour venir vers nous* » [cf. Lc 15, 20], et qui nous apprend pour la première fois, par la chaleur de son accueil, les distances glacées où nous avons erré. Si nous « savions », le premier venu pourrait nous [194] pardonner. C'est parce que nous ne savons pas que Dieu seul, qui sait tout, peut nous pardonner effectivement.

2° Et c'est ce Divin pardon que nous avons nous-mêmes à étendre à ceux qui pèchent contre nous, puisque ceux-là seulement qui pardonnent ainsi peuvent être pardonnés. Nous ne devons pas

attendre que l'orgueil blessé se guérisse par la honte consciente de notre ennemi, que la dette soit payée parce que reconnue et que nous nous complaisons en nous-mêmes une fois de plus en sachant que justice nous a enfin été faite. Le seul pardon, au contraire, qui soit surnaturel et par conséquent méritoire est celui qui va aux hommes parce qu'ils ignorent et non parce qu'ils reconnaissent leurs besoins.

LA SECONDE PAROLE

« *Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec Moi au Paradis.* »
(Lc 23, 43)

[195]

Notre Divin Maître, dans cette seconde Parole, applique immédiatement la première, l'illustre et donne la preuve de la leçon qu'elle comporte. Il nous montre comment la pluie de miséricorde qui tombait du ciel en réponse à la prière qu'il venait de formuler, éclaire maintenant l'homme qui, plus que tous les autres présents sur le Calvaire, était dans l'ignorance la plus abjecte ; l'homme qui placé au cœur même de la tragédie, la comprenait moins, probablement, que le plus petit enfant perdu dans les derniers rangs de la foule.

Sa vie n'avait été qu'un long défi aux lois de Dieu et de l'homme. Il avait fait partie de l'une de ces bandes formées par [196] des rebuts de l'humanité et qui grouillaient autour de Jérusalem, pillant les maisons solitaires, attaquant les voyageurs isolés, coupable des péchés à la fois les plus sanglants et les plus grossiers, comparable seulement à ces criminels qui infestent les grandes villes. Or, il avait enfin été saisi par la machine romaine, arrêté dans quelque sordide aventure, et haineux, furieux et méprisant, plein de bravade en même temps que de terreur, montrant les dents comme un fauve devant chaque visage entrevu, il grondait et crachait à la Face Divine elle-même qui le regardait du haut d'une croix pareille à la sienne ; et, n'ayant pas même une étincelle de l'honneur qui subsiste encore, paraît-il, même « parmi les voleurs », reprochait à son « *compagnon de crime* » la folie de son « *crime* » [cf. Lc 23, 41].

« *Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous* » [Lc 23, 39].

Le Paradoxe est donc encore ici assez clair. Un prêtre instruit, un timide disciple, un soldat fidèle à son devoir, avec un cœur encore accessible à la bonté, haïssant la besogne à laquelle il participait, un de [197] ceux-là sera sans doute le premier objet du pardon du Christ ; l'un d'eux l'aurait été sûrement, si l'un de nous

avait été là suspendu. Mais quand Dieu pardonne, il pardonne au plus ignorant d'abord - c'est-à-dire au plus éloigné du pardon - et il fait non de Pierre ou de Caïphe ou du Centurion, mais de Dismas le voleur, les prémices de la Rédemption.

I

Le premier effet de la miséricorde divine est l'illumination. « *Avant qu'ils appellent, je répondrai* » [cf. Job 13, 22]. Avant que le voleur ne sente la première angoisse de la douleur, la Grâce est à l'œuvre sur lui, et pour la première fois dans sa triste vie il commence à comprendre. Une illumination extraordinaire emplit son âme. Car nul pénitent ayant l'expérience de plusieurs années de spiritualité, nul saint au cœur brisé de componction, n'aurait pu prier plus parfaitement que ce paria. Son intelligence, peut-être, ne saisit que peu de chose ou même rien des grandes forces qui agissaient autour de lui et en lui ; il ne sut, peut-être, explicitement que peu ou rien de Celui qui était crucifié à côté de lui ; pourtant [198] l'intuition de son âme perce au cœur même du mystère et s'exprime dans une prière qui combine à la fois un amour parfait, une humilité exquise, une entière confiance, une espérance résolue, une foi clairvoyante et une inexprimable patience ; son âme s'épanouit tout entière en un instant. « *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume* » [Lc 23, 42]. Il vit la gloire derrière la honte, le Trône éternel derrière la Croix et l'avenir derrière le présent ; et il demanda seulement qu'on se souvînt de lui quand la gloire transfigurerait la honte et quand la Croix serait devenue un Trône ; car il comprit ce que signifierait ce souvenir : « *Souvenez-Vous, Seigneur, que j'ai souffert à vos côtés.* »

II

Si parfaites alors sont les dispositions formées en lui par la grâce que d'un bond « *le dernier est le premier* » [cf. Mt 19, 30 ; 20, 16 ; Mc 10, 31 ; Lc 13, 30]. Marie et Jean n'auront pas même l'immédiate récompense qui sera la sienne : pour eux il y a d'autres dons et les premiers sont ceux de la séparation et de l'exil. Pour le moment cet homme s'avance ainsi à la pre-[199]-mière place et ceux qui ont été crucifiés côte à côte sur le Calvaire marcheront côte à côte à la rencontre de ces âmes qui attendent derrière le voile et qui accourront avec tant d'ardeur pour leur faire accueil. « *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* » [Lc 23, 43].

III

Or ce Paradoxe, « *les derniers seront les premiers* » [cf. Mt 19, 30 ; 20, 16 ; Mc 10, 31 ; Lc 13, 30], est une ancienne doctrine du Christ, si déconcertante, et si bouleversante qu'il a été contraint de la répéter maintes et maintes fois. Il l'a enseignée au moins dans quatre paraboles : dans celles de la Pièce d'argent perdue [Lc 15, 8-10], de la Brebis égarée [Lc 15, 4-7 ; Mt 18, 12-14], de l'Enfant prodigue [Lc 15, 11-32] et des Ouvriers dans la vigne [Mt 20, 1-16]. Les Neufs Pièces gisent négligées sur la table, les Quatre-vingt-dix-neuf brebis sont exilées dans la bergerie, le Fils aîné se croit méconnu et méprisé, et les Ouvriers se plaignent de favoritisme. Cependant encore, même après tout cet enseignement, la plainte s'élève du sein des Chrétiens que Dieu est trop aimant pour être tout à fait juste. Une convertie, peut-être, vient à l'Eglise dans son âge mûr et en quelques [200] mois développe les grâces d'une sainte Thérèse et devient une de ses filles. Une insouciante canaille est condamnée à mort pour meurtre et trois semaines plus tard meurt sur l'échafaud de la mort d'un saint. Et la plainte semble

assez naturelle. « *Tu les as faits égaux à nous qui avons supporté la chaleur et le poids du jour* » [Mt 20, 12].

Cependant regardez encore, vous les Fils aînés. Vos vies religieuses, soigneuses, timides, ont-elles jamais manifesté quelque chose qui ressemble à cette profondeur de mépris de soi-même à laquelle a atteint le Fils plus jeune ? Certainement vous avez été vertueux et consciencieux : après tout ce serait une honte si vous n'aviez pas été ainsi, considérant la richesse de grâce dont vous avez toujours joui. Mais avez-vous même jamais travaillé sérieusement à acquérir l'unique qualité morale que le Christ montre dans sa propre personne comme devant être imitée : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* » [Mt 11, 29]. Il est certainement significatif qu'il ne dit pas expressément : Apprenez de moi à être pur, courageux ou fervent, mais apprenez [201] à être humble parce qu'en cela, par-dessus tout, vous trouverez le repos de vos âmes. N'avez-vous pas eu, au contraire, une sorte d'aimable orgueil de votre religion, ou de votre vertu, ou de votre dédain ? En un mot vous n'avez pas été un frère aîné aussi excellent que votre frère plus jeune. Vous n'avez pas correspondu à vos grâces comme il a correspondu à la sienne. Vous n'avez jamais été capable d'un suffisant abaissement pour venir à la maison (ce qui est beaucoup plus dur que d'y rester) ou de suffisante humilité pour commencer, pour la première fois, à travailler seulement une heure avant que le soleil se couche.

Commencez donc au commencement, non à mi-chemin. Descendez à la porte de l'église et frappez votre poitrine et ne dites pas : Dieu me récompense, moi qui ai tant fait pour Lui, mais « *que Dieu ait pitié de moi* » [cf. Ps 50, 2] qui ai fait si peu. Quittez votre siège parmi les Pharisiens et tombez à genoux et pleurez aux pieds du Christ dans l'espoir qu'il puisse enfin vous dire : « *Mon ami, montez plus haut* » [Lc 13, 10].

LA TROISIÈME PAROLE

« *Femme, voici votre fils. Voici votre mère* ».

(Jn 19, 26.27)

[202]

Notre Divin Maître, laissant maintenant l'âme qui, d'un bond, s'est élancée au premier rang, se tourne vers les deux âmes qui ne désertèrent jamais cette place : et, avant tout, vers cette Mère dont l'âme ne fut jamais effleurée par l'haleine du péché, sur le sein de laquelle le Dieu incarné avait reposé aussi inviolable et tranquille que sur le cœur du Père éternel, cette Mère qui fut son Ciel sur la terre. Debout près d'Elle est le seul être humain qui soit le moins indigne d'y être, maintenant que Joseph a été chercher sa récompense et que Jean le Baptiste est parti rejoindre les prophètes - « *le disciple que Jésus aimait* » [cf. Jn 13, 23-25], qui avait reposé sur la poitrine de Jésus comme Jésus avait reposé sur la poitrine de Marie.

[203]

Notre Seigneur vient de montrer comment il en use avec ses pécheurs ; il montre maintenant comment il « *sera glorifié dans ses saints* » [2 Th 1, 10 ; cf. Ps 67, 36]. Le Paradoxe de cette Parole est que la mort, qui divise et sépare ceux qui sont séparés de Dieu, est le lien d'union entre ceux qui lui sont unis.

I

La mort est l'inexorable ennemie de la société humaine constituée en dehors de Dieu. Un roi meurt et son royaume est aussitôt en danger de se diviser. Un enfant meurt et sa mère prie pour qu'elle puisse en porter un autre, de peur que son père et elle ne s'éloignent l'un de l'autre. La mort est donc la semeuse suprême de discorde et de désunion dans l'ordre naturel, puisqu'elle est la suprême ennemie de la vie naturelle. Elle est la terreur de midi du

Riche insensé de la parabole [cf. Lc 12, 16-21] et le cauchemar du Pauvre insensé, puisque ceux qui placent leur espoir dans cette vie voient que la mort est la fin de leur espoir. Pour ceux-là il n'est point d'appel au-delà de la tombe.

II

Or, précisément, l'opposé de tout ceci est vrai dans l'ordre surnaturel, [204] puisque la porte de la mort, vue du côté du surnaturel, est un début et non une fin, un commencement et non une conclusion. Il en est de même dans une famille humaine unie en ce monde, dont les membres vivent la vie surnaturelle, car là où vit une telle famille dans l'amour de Dieu, la mort, quand elle vient, réunit et rapproche non seulement les survivants, mais ceux-là même qu'elle semble avoir séparés. Elle n'apporte pas la consternation, la terreur et la désunion, mais éveille l'espoir et la tendresse, aplanit les anciens différends, dissipe les vieilles mésintelligences.

Notre bienheureux Maître a déjà donné à entendre sur la tombe de Lazare qu'il en sera ainsi, aussitôt qu'il aura, en mourant lui-même, consacré la mort par sa propre mort. « *Celui qui croit en moi ne mourra pas* » [Jn 11, 25], c'est-à-dire, celui qui « *est mort avec le Christ* » [Rm 6, 8], dont le centre dorénavant est dans le surnaturel, ne trouve plus que la mort est ce que la croit la nature. Elle ne travaille plus en effet pour la division mais pour l'union, elle ne met plus en péril et ne termine plus la vie et l'intérêt et la pos-[205]-session, mais les délivre du risque et de ce qu'ils avaient de mortel.

Ici donc le Seigneur délibérément et explicitement, agit d'après cette vérité. Il a fait jadis se lever d'entre les morts Lazare [cf. Jn 11, 1-44] et la fille de Jaïre [cf. Mt 9, 18-26 ; Mc 5, 21-43 ; Lc 9, 40-56] et le fils de la Veuve [cf. Lc 7, 11-17], car « *l'aiguillon de la mort* » [1 Co 15, 56] ne pouvait alors être autrement arraché, mais

maintenant qu'il « *goûte Lui-même la mort pour chaque homme* » [cf. Hb 2, 9], il accomplit un acte encore plus solennellement surnaturel et triomphe de la mort en s'y soumettant, non en lui commandant. La vie a déjà uni, autant que la vie mortelle peut unir, ces deux âmes qui l'aimaient tant et qui s'aimaient tant l'une l'autre. Ces deux âmes, puisqu'elles le connaissaient si parfaitement, se connaissaient l'une l'autre aussi parfaitement que la connaissance et la sympathie peuvent unir des âmes en cette vie. Mais maintenant l'ensemble doit être élevé à un degré plus haut. Elles ont déjà été unies sur la poitrine vivante de Jésus, maintenant, sur Son Cœur qui a cessé de battre, elles doivent connaître une unité plus parfaite.

Il est donc surprenant que nos imagina-[206]-tions puissent encore être si tourmentées et oppressées par la pensée de la mort ; que nous soyions encore « *sans intelligence* » [Lc 24, 25], à ce point que nous tenions pour morbide d'être épris de la mort, car il est beaucoup plus morbide d'en avoir peur. Ce n'est pas que notre raison et notre foi soient en faute ; c'est seulement que cette faculté la plus active et la plus indomptable que nous nommons imagination ne s'est pas encore assimilé la vérité acceptée par notre raison aussi bien que par notre foi, c'est-à-dire, que pour ceux-là qui sont dans l'amitié de Dieu, la mort n'est plus ce qu'elle est pour les autres. Elle ne met pas fin, comme il a été dit, à notre existence et à tout ce qui nous la fait aimer, mais la délivre au contraire et lui donne sa perfection.

Et tout cela elle le fait parce que Jésus-Christ s'est plongé lui-même dans l'abîme de la mort et en éteignit les feux. Désormais nous sommes une famille en lui si nous faisons sa volonté : « *son frère et sa sœur et sa mère* » [Lc 8, 21] ; et Marie est notre Mère non par nature, ce qui est accidentel, mais par surnature, ce qui est essentiel. Marie [207] est ma mère et Jean est mon frère puisque, « *si je suis mort dans le Christ avec le Christ* » [cf. Rm 6, 8], « *ce n'est plus moi qui vis mais Jésus-Christ qui vit en moi* » [Ga 2, 20]. En un mot, c'est la Communion des saints qu'il inaugure par cette parole et qu'il scelle par sa mort.

LA QUATRIÈME PAROLE

« *Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

(Mt 27, 46 ; Mc 15, 34 ; cf. Ps 21, 2)

[208]

Notre bienheureux Maître, dans la révélation qu'il fait du haut de la Croix, arrive par degrés à l'intérieur de cette révélation, à lui-même qui en est le centre. Il commence au cercle le plus extérieur avec les pécheurs ignorants. Il s'occupe ensuite du seul de ces pécheurs qui ait cessé d'être ignorant, puis de ceux qui furent toujours le plus près de lui et maintenant enfin il révèle le plus profond secret de tout. C'est, dans tous les sens, la Parole centrale parmi les Sept qu'il a proférées. Il n'est pas besoin d'attirer l'attention sur le Paradoxe qu'elle exprime.

I

Rappelons-nous donc premièrement le dogme révélé que Jésus-Christ est le Fils éternel du Père : qu'il demeura tou-[209]-jours dans son sein ; que lorsqu'il quitta le Ciel, il ne quitta pas sa place à ses côtés ; qu'à Bethléem, à Nazareth, en Galilée, à Jérusalem, à Gethsémani et sur le Calvaire, il fut toujours « *le Verbe qui est en Dieu* » et « *le Verbe qui était Dieu* » [cf. Jn 1, 1]. Rappelons-nous encore que les yeux mêmes de sa sainte humanité contemplaient toujours et continuellement la Face de Dieu, puisque son union avec Dieu était entière et complète ; que lorsque dans sa crèche il leva les yeux vers le visage de sa Mère, il vit derrière elle la Face de son Père ; quand il cria à Gethsémani : « *S'il est possible* » [Mt 26, 39], même dans sa Sainte Humanité il savait que cela ne pouvait être ; et que lorsqu'il gémissait sur le Calvaire que Dieu l'avait abandonné, il contemplait encore, sans un instant d'interruption, la gloire du Ciel et y voyait son Père.

Cependant, il est également vrai que son cri de dérélition fut incalculablement une réalité plus grande que lorsque ce cri fut poussé par David [Ps 21, 2] ou, depuis, par aucun pécheur désolé dans les ténèbres spirituelles les plus épaisses. Toutes les misères [210] des âmes saintes et pécheresses, amassées ensemble ne peuvent approcher, même de loin, l'intolérable misère du Christ. Car de son propre vouloir il refusa d'être consolé d'aucune sorte par cette Présence dont il ne pouvait jamais manquer, et de son propre vouloir il choisit d'être pénétré, saturé et torturé par cette tristesse qu'il n'avait jamais méritée. Il fit se refuser à la touche de consolation chaque puissance de son être divin et humain et simultanément les livra toutes et sans défense aux assauts de chaque douleur. Et si la psychologie de cet état est tout à fait au-delà de notre pouvoir de comprendre, nous devons nous rappeler que c'est la psychologie du « *Verbe fait chair* » [Jn 1, 14] qui nous est présentée... Espérons-nous la comprendre ?

II

Il est une phrase, cependant, elle-même un paradoxe, correspondant pourtant à quelque chose que nous savons être vrai, qui jette comme un faible rayon de clarté sur cette obscurité impénétrable et semble étendre l'expérience du Christ sur la Croix jusqu'à un point qui touche [211] à notre propre vie humaine. C'est une phrase qui décrit un état bien connu des personnes spirituelles : « *Quitter Dieu pour Dieu* » [saint Vincent de Paul].

II-A

La forme la plus simple et la plus infime de cet état est celle où nous acquiesçons de tout notre vouloir au retrait de la consolation spirituelle ordinaire.

Il est certain que cet état est inexplicable, puisque les appuis ordinaires de notre volonté - notre intelligence et notre émotivité - ne lui sont tous deux, par sa nature même, d'aucun secours. Notre cœur se révolte contre cette dérélition et notre entendement ne réussit pas à en comprendre les motifs. Nous acquiesçons néanmoins ou du moins nous percevons que nous devons le faire et, en le faisant, c'est-à-dire en cessant de saisir la Présence de Dieu, nous la trouvons comme jamais auparavant. Nous quittons Dieu pour Le trouver.

II-B

Le second état est celui dans lequel nous nous trouvons, quand non seulement toutes les consolations nous abandonnent, mais quand l'étreinte même de la [212] foi intelligente s'en va elle aussi, quand les raisons elles-mêmes de la foi semblent disparaître. Et cependant ce n'est pas là encore le dernier sommet de la désolation humaine.

C'est une épreuve incalculablement plus amère et bien des âmes, l'une après l'autre, la subissent et doivent être consolées de nouveau par Dieu qui les fait passer par des voies moins ardues sous peine de périr tout à fait.

II-C

Il est un troisième état dont les saints ne nous parlent qu'avec des mots et des images sans suite...

III

Disons pour terminer, par une application à nous-mêmes, que la dérélition, sous une forme ou sous une autre, est une étape dans le progrès spirituel, de même que l'automne et l'hiver sont des saisons de l'année. Les commençants ont à souffrir un premier degré de cette dérélition, les illuminés un autre et ceux qui ont approché d'une union réelle avec Dieu un troisième. Mais tous doivent la souffrir, et chacun dans son propre degré, sinon le progrès est impossible.

[213]

Prenons donc courage et affrontons cette peine à la lumière de cette Parole. Car, de même que nous pouvons sanctifier la souffrance corporelle par le souvenir des plaies du Sauveur, nous pouvons aussi sanctifier la souffrance spirituelle par le souvenir de ses ténèbres. Si Celui qui « *ne quitta jamais la droite de son Père* » pour supporter une telle souffrance, et cela d'une façon unique et suprême, à quel point devons nous être satisfaits de la supporter à un degré infiniment moindre, nous qui avons continuellement, depuis le jour où nous sommes entrés dans l'âge de raison, abandonné non seulement notre place à ses côtés mais sa Maison elle-même.

LA CINQUIÈME PAROLE

« *J'ai soif* ».

(Jn 19, 28)

[214]

Notre Seigneur continue à révéler son propre état puisqu'il est, en somme, la clef de toute l'humanité. Si nous comprenons quelque chose de ce qui le concerne, nous nous comprendrons nous-mêmes en même temps beaucoup mieux.

Il nous a montré qu'il pouvait être réellement privé de toute consolation spirituelle et ce que valait cette privation et maintenant il nous montre la valeur de la privation corporelle. Et le Paradoxe offert à notre examen est que la Source de tout peut tout perdre, que le Créateur a besoin de sa création, que Celui qui nous offre « *l'eau jaillissant jusqu'à la Vie éternelle* » [Jn 4, 14] peut manquer de l'eau de la vie humaine, l'élément le plus simple de tous. Dans sa [215] dérélition divine il continue encore d'être humain.

I

Il est très en usage, à propos de cette Parole, de méditer sur la soif du Christ pour les âmes, et c'est là, bien entendu, une pensée légitime, puisqu'il est vrai que son être tout entier, et non seulement une partie de son être, soupirait et haletait sur la Croix vers chaque objet de son désir. Certainement il a désiré les âmes. Quand ne les désire-t-il pas ?

Mais il est facile de perdre la mesure du vrai si nous spiritualisons toute chose et négligeons, comme indigne de considération, la souffrance corporelle du Sauveur. Car cette soif du Crucifié est la somme finale de toutes les douleurs de la crucifixion : l'agonie physique, la fièvre qu'elle produisit, l'ardeur du soleil - toutes ces souffrances eurent pour point culminant la torture que le Christ traduisit par ce cri.

La souffrance corporelle, puisque Jésus non seulement daigna la souffrir mais en parla, fait donc partie de l'action divine aussi bien que la plus spirituelle des déré-[216]-lictions : elle est, dans la vie, une réalité intense, une réalité vitale. Il est de mode, à présent, de nous poser en êtres supérieurs à cette réalité, comme si elle était trop grossière pour notre nature élevée ou n'était qu'une chose réellement malsaine. La vérité est que nous en avons peur ainsi que de son aiguillon et cherchons, par conséquent, à l'é luder par tous les moyens en notre pouvoir. Nous affectons de sourire des anciennes pénitences des saints et des ascètes comme si nous nous étions élevés à un état supérieur de développement et n'avions plus besoin de secours aussi élémentaires pour la piété !

Que cette Parole donc nous ramène à nous-mêmes et aux justes proportions de la vérité. Nous sommes des corps aussi bien que des âmes ; nous sommes incomplets sans le corps. L'âme ne se suffit pas à elle-même, le corps a un rôle à jouer dans la Rédemption, aussi réel que l'âme qui l'habite et doit être sa maîtresse. Nous attendons « *la rédemption de notre corps* » [Rm 8, 23] et « *la résurrection de la chair* » [Symbole des Apôtres], nous méritons ou déméritons devant Dieu dans notre [217] âme pour des actes accomplis dans notre corps.

Ainsi en fut-il chez Notre Seigneur de son infinie Compassion. « *Le Verbe s'est fait chair* » [Jn 1, 14], a demeuré dans la chair, a élevé cette chair dans le Ciel. Bien plus, il a souffert dans la chair et a daigné nous le dire, et nous dire qu'il a trouvé cette souffrance intolérable.

II

Dans un livre bien connu, un poète catholique¹ décrit avec une très grande puissance le développement du système nerveux des

¹ SANTÉ ET SAINTETÉ par Francis Thompson.

hommes de notre temps et met en garde les lecteurs contre une terreur scrupuleuse qui pourrait leur faire croire que ceux qui ne se flagellent plus avec des épines négligent ainsi un moyen de sanctification. Il faut remarquer, avec beaucoup de justesse, que les hommes de nos jours endurent par contre, de façon beaucoup plus subtile que ceux du moyen âge, des souffrances qui n'en sont pas moins physiques ; et il nous met en garde contre la mortification intempestive. Nous [218] devons cependant nous préoccuper aussi de ne pas tomber dans l'extrême opposé et en venir à regarder la souffrance corporelle comme si elle était tout à fait trop élémentaire pour nos natures raffinées et comme ne devant pas avoir de place dans l'alchimie de l'esprit. Ceci serait à la fois dangereux et faux. « *Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas* » [Mt 19, 6]. Car dès que nous traitons le corps et l'âme comme des compagnons mal assortis et cherchons à nous en occuper séparément, instantanément la porte s'ouvre toute grande, d'un côté aux anciennes horreurs gnostiques, au sensualisme, de l'autre, à la mutilation ou à l'oubli des saines exigences de l'humanité.

L'Eglise, d'autre part, insiste avec la plus grande clarté sur ce fait que le corps et l'âme font un seul homme aussi complètement que Dieu et l'homme font un seul Christ, et elle illustre et indique les étranges corrélations et effets mutuels de ces deux associés, par son insistance continue sur des choses telles que le jeûne et l'abstinence. Et les saints parlent avec la [219] même clarté et la même insistance. Il n'y a jamais eu une seule âme élevée par l'Eglise sur ses autels dont la vie n'ait connu, sous quelque forme que ce soit, l'austérité corporelle, Il est certain que quelques-uns nous ont mis en garde contre l'excès, mais de quelle façon et contre quels excès ! « *Soyez modérés*, conseille saint Ignace, le plus raisonnable et le plus modéré de tous les saints, *prenez garde de ne pas vous briser avec votre verge de fer, Dieu ne désire pas cela.* »

La souffrance a donc une place réelle dans notre progrès. Qui, ayant souffert, pourrait jamais en douter ?

Examinons, par conséquent, d'après cette parole du Christ, si notre attitude vis-à-vis de la souffrance corporelle est telle que Dieu

la veut. Il y a deux erreurs que nous pouvons commettre. Ou nous pouvons trop peu la craindre - c'est-à-dire l'affronter avec le stoïcisme païen et non avec l'esprit chrétien - ou nous pouvons trop la craindre. « *Ne méprisez pas le châtement* », d'un côté, ou « *ne défaillez pas devant lui* », de l'autre. C'est évidemment le second [220] avertissement qui est aujourd'hui le plus nécessaire. Car la souffrance eut une place réelle dans le programme de vie du Christ. Il a jeûné pendant quarante jours au début de son ministère, et il a voulu chaque détail révoltant du Prétoire et du Calvaire jusqu'à la fin. Il nous a dit que « *Son Esprit voulait cela* » et, encore plus tendrement, que « *Sa Chair était faible* » [cf. Mt 26, 41]. Il a donc révélé qu'il a souffert réellement et qu'il l'a voulu ainsi... « *J'ai soif* » [Jn 19, 28].

LA SIXIÈME PAROLE
« *Tout est consommé* ».
(Jn 19, 30)

[221]

Il a terminé « *les affaires de Son Père* » [Lc 2, 49]. Il s'est occupé de pécheurs et de saints et pour finir nous a révélé les secrets de son Ame et de son Corps qui sont l'espoir des pécheurs aussi bien que des saints. Et pour lui il ne reste plus rien à faire.

Une Ere entièrement nouvelle est donc proche, maintenant que le dernier Sabbath est venu – dernier Sabbath, plus grand que le Premier, dans la mesure où la Rédemption est plus grande que la Création. Car la Création n'est qu'une introduction au Livre de Vie, l'arrangement de matériaux mis presque aussitôt en désordre par l'homme qui devait être la couronne et le maître de cette Création. L'Ancien Testament est un mélange [222] d'erreurs, de fragments, de promesses avortées, d'engagements rompus, dont le point culminant est l'Erreur capitale du Calvaire alors que les hommes « *ne surent pas ce qu'ils faisaient* » [cf. Lc 23, 34]. Et Dieu Lui-même dans le Nouveau Testament, comme l'homme dans l'Ancien, est enveloppé dans la catastrophe et pend ici mutilé et brisé. La vie réelle, donc, va maintenant commencer.

Cependant, assez étrangement, il l'appelle une fin plutôt qu'un commencement. « *Tout est consommé* » [Jn 19, 30].

I

La seule et unique chose dans la vie humaine à laquelle Dieu désire mettre fin, c'est le Péché. Il n'est pas une joie pure, une douce relation humaine, une ambition sans égoïsme ou une divine espérance qu'il ne désire continuée, couronnée et transfigurée au-delà de toute ambition et de tout espoir. Il ne désire, au contraire,

mettre fin qu'à cette seule chose qui détruit les rapports, gâche les joies et empoisonne les aspirations. Car, jusqu'à présent, il n'est pas une page de l'histoire qui n'ait sur elle cette tache.

[223]

Dieu a eu à tolérer, faute de mieux, de si misérables spécimens d'humanité ! « *Jacob que j'ai aimé !* » [cf. Is 45, 4] ... « *David, un homme selon mon cœur* » [cf. 1 S 13, 14 ; Ac 13, 22] ; l'un un pauvre homme méprisable, un calculateur qui eut, toutefois, cette unique lueur de surnaturel qu'Esau avec toute sa vigueur joyeuse n'eut pas ; l'autre un meurtrier adultère, qui pourtant reçut la grâce à un degré suffisant pour une contrition réelle. Jusqu'ici il s'est contenté de si peu. Il a accepté le vinaigre faute de vin.

Puis, Dieu eut à tolérer et même à sanctionner - culte si indigne de lui - tout le sang du temple et les entrailles répandues et les horreurs sans nom. Et pourtant c'était tout ce à quoi les hommes pouvaient s'élever, car sans cela, ils n'auraient jamais appris les horreurs bien plus innommables du péché.

Enfin, pour adorateur il a dû se contenter d'un seul peuple au lieu d'avoir « *tous les peuples et nations de l'univers* » [cf. Ps 116, 1]. Et quel peuple ! - celui que Moïse lui-même ne pouvait supporter pour sa traîtrise et son inconstance. Et toute cette odieuse histoire [224] finit au Crime du Calvaire, devant lequel on vit la terre elle-même se révolter et le soleil s'obscurcir de honte. Est-il étonnant que le Christ crie merci à Dieu que tout ceci soit terminé enfin !

II

Au lieu de ce passé misérable, que va-t-il donc advenir ? Quel est ce « *vin nouveau dont il boira avec nous dans le Royaume de son Père* » [Mt 26, 29] ? D'abord : des saints de Dieu, réels et complets, vont prendre la place des saints fragmentaires de l'Ancienne Dispensation, saints à la tête d'or et aux pieds d'argile.

Des âmes vont naître de nouveau par le Baptême, non simplement marquées par la circoncision et qu'il faut purifier avant qu'elles puissent d'elles-mêmes contracter aucun péché réel. Et de ces âmes, beaucoup garderont leur innocence baptismale et iront, portant cette robe blanche [cf. Ap 7, 13-17], devant Dieu qui la leur a donnée. D'autres la perdront mais la regagneront et, par le pouvoir du Précieux Sang, s'élèveront à des hauteurs dont ni Jacob ni David n'ont pu même rêver. « *S'éveiller à sa ressemblance* » fut la plus haute ambition de « *l'homme selon le cœur de Dieu* » [cf. 1 S 13, 14 ; Jr 3, 15], et [225] non seulement être comme le Christ, mais ne faire qu'un avec lui est l'espoir du Chrétien. « *Je vis, diront avec vérité les nouveaux saints, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » [cf. Ga 2, 20].

Puis, au lieu de l'ancien culte de sang et de souffrance, il y aura un Sacrifice non sanglant et une « *Offrande pure* » [Canon romain] dans lesquels seront toute la puissance et la propitiation du Calvaire sans sa souffrance, toute la gloire sans l'abaissement. Et enfin à la place d'Israël, jalousement isolé, il y aura une Eglise de toutes nations et langues [cf. Ap 7, 9], une vaste société avec tous les murs abattus et toute division supprimée, une Jérusalem venue d'en haut [cf. Hb 12, 22 ; cf. Ap 21, 2. 10] qui sera notre Mère à tous [cf. Ga 4, 26].

III

C'est donc là ce que le Christ voulait dire quand il s'est écrié : « *Tout est consommé* » [Jn 19, 30]. Voici que « *toutes les choses anciennes ont passé !* » Voici, « *Je fais toutes choses nouvelles !* » [Ap 21, 4-5].

Et maintenant voyons jusqu'à quel point cette parole s'est accomplie. Où est, en moi, le vin nouveau de l'Évangile ?

J'ai tout ce que Dieu peut me donner du [226] haut de son trône sur le Calvaire. J'ai la vérité qu'il a proclamée et la grâce qu'il a

délivrée. Pourtant y a-t-il en moi, jusqu'à présent, même une faible lueur de ce qu'on entend par sainteté ? Suis-je même à une distance appréciable des saints qui n'ont pas connu le Christ ? Ai-je jamais lutté comme Jacob ou pleuré comme David ? C'est-à-dire : ma religion m'a-t-elle inspiré au point de me faire passer des vulgaires élévations de la joie aux sommets augustes de la souffrance ? Est-il possible que chez moi l'ancien n'ait pas été rejeté, que « *le vieil homme* » ne soit pas encore mort et que « *le nouvel homme* » [cf. Rm 6, 6 ; Ep 4, 22-24 ; Col 3, 9-10] ne commence pas encore à naître ? Est-ce que ce Nouveau Sacrifice est la lumière de ma vie de chaque jour ? Ai-je fait quelque chose sinon entraver la croissance de l'Eglise du Christ, sinon faire descendre ses modèles, dans la mesure où j'en suis capable, à la bassesse de mon propre niveau ? Y a-t-il une seule âme maintenant dans le monde qui doive, après Dieu, sa conversion à mes efforts ?

Or, quand je regarde ma vie et la passe [227] en revue en sa présence, il semblerait que je n'ai rien fait d'autre que de le désappointer tous les jours de ma vie ! Il a crié, diacre de son propre sacrifice : « Allez ! c'est fini ! *Ite missa est*. Le sacrifice est terminé, partez avec sa force pour vivre la vie qu'il rend possible ! »

Qu'au moins je commence aujourd'hui, ayant rompu pour toujours avec mes vieux compromis, mes expédients et mes faux-fuyants. « *Ite, missa est !* »

LA SEPTIÈME PAROLE

« *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains* ».

(Lc 23, 46 ; cf. Ps 30, 6)

[228]

Il a crié d'une voix forte et les rochers se sont ouverts à son cri ; la terre a tremblé et le voile de l'Ancien Testament s'est déchiré du haut en bas [Mt 27, 51 ; Mc 15, 38 ; Lc 23, 45] quand l'Ancienne Alliance a fait place à la Nouvelle et que la sainteté renfermée dans le Saint des Saints a fait irruption dans le monde. Et maintenant, le soleil brillant encore sous le voile noir des nuées, il murmure comme aux genoux de Marie à Nazareth l'ancienne prière de son enfance et remet son esprit entre les mains de son Père.

Le dernier Paradoxe est donc proféré. Celui qui sauve les autres ne peut se sauver lui-même ! Le Pasteur des âmes abandonne la sienne. Car, de même que nous ne pouvons *sauver* nos vies à moins de les [229] *perdre* pour lui, ainsi lui aussi ne peut les *sauver* à moins de *perdre* la sienne pour nous,

I

Voici donc simplement le résumé de tout ce qui fut fait jusqu'alors, le mot « Fin » à la dernière page de ce nouveau Livre de Vie qu'il écrivit avec son sang. C'est le silence de l'espace blanc à la fin de la dernière page, mais c'est aussi l'acte final qui donne leur valeur à tous ceux qui l'ont précédé. Si le Christ n'était pas mort, notre foi serait vaine [cf. 1 Co 15, 14.17].

Oh ! ces nouvelles théologies qui ne voient dans la mort du Christ que la fin de sa vie ! Mais c'en est le but même et le dernier mot, cet abandon qu'il en a fait ! Comme Samson lui-même, cet étrange prototype du fort armé, il a davantage anéanti d'ennemis de nos âmes par sa mort que par toute sa vie si pleine de miséricorde.

« *C'est pour cela qu'Il est venu en ce monde* » car le Sacrifice qui est le cœur même du culte instinctif que l'homme rend à Dieu fut accompli là, impérissablement, afin de recevoir le témoignage et la ratification de l'unique offrande, la sienne, qui [230] seule pouvait vraiment effacer les péchés. Le nier ou l'obscurcir, c'est nier ou obscurcir toute l'histoire de la race humaine, depuis la mort d'Abel jusqu'à la mort du Christ, nier ou obscurcir la signification de chacun des agneaux dont le sang coula dans le Temple et de chaque offrande de vin répandu devant le Saint des Saints, nier ou obscurcir (si nous allons jusqu'à la racine des choses) la libre volonté de l'homme et l'amour de Dieu. Si le Christ n'était pas mort, notre foi serait vaine.

II

Une fois de plus, tournons-nous donc vers l'événement qui dans nos vies les termine, vers cette mort qui unie à celle du Christ, est notre entrée dans la liberté et, séparée de lui, l'horreur suprême de l'existence.

II-A

Car sans le Christ, la mort est une violente interruption de la vie, nous introduisant dans une nouvelle existence dont nous ne savons rien, ou dans une non existence. Sans le Christ, si grandes que soient nos espérances, la mort est brusque, effrayante ; elle foudroie et elle disperse. La mort est tout cela dans la meilleure hypothèse ; [231] dans le cas contraire, elle n'offre d'autre paix que celle de la mort d'un animal.

II-B

Mais avec le Christ elle est harmonieuse et continue tout le passé puisqu'elle est le mouvement final d'une vie déjà « *morte avec le Christ* » [cf. Rm 6, 8 ; 2 Tm 2, 11], la dernière étape d'un voyage dans le temps et celle qui met fin à sa souffrance. Ce n'est qu'une phase de plus qui passe, par laquelle est changée la clef de celle musique que chaque vie sainte est toujours devant Dieu.

C'est donc ici qu'il faut choisir. Nous pouvons, si nous le voulons, mourir en luttant jusqu'au bout contre une force qui doit nous vaincre, quelles que soient notre lutte, notre résistance à l'irrésistible. Ou nous pouvons mourir dans une résignation léthargique, comme les chiens, sans espoirs ni regrets, puisque le passé sans le Christ n'a pas plus de signification que l'avenir. Ou enfin nous pouvons mourir, comme le Christ, et avec lui, remettant un esprit qui vint du Père entre ses mains paternelles, heureux de savoir que Celui qui nous mit dans ce monde nous recevra quand nous en sortirons, ayant cette con-[232]-fiance que de même que la trame de son dessein est claire en cette vie terrestre, elle brillera d'une lumière autrement vive dans la vie de l'au-delà.

Un dernier regard sur Jésus nous montre donc adoucis les traits de son visage et disparue de ses yeux l'horreur de son agonie. Que nos âmes et les âmes des fidèles qui sont parties, par Sa Miséricorde, reposent en Lui !